

BEAUX-ARTS.

L'ANCIEN HOSPICE DES INCURABLES; EAU FORTE PAR M. THIERRIAT. — L'EXPOSITION ANNUELLE DES CONCOURS DE L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS.

Les souvenirs poétiques du vieux Lyon s'enfuient; le temps ou le marteau les efface. Sachons donc gré aux artistes qui les avaient recueillis de les fixer sur le cuivre ou l'acier, et de les raviver ainsi dans la mémoire des nouvelles générations. Voici un petit coin de Lyon, qui a déjà changé d'aspect, bien que perdu pour ainsi dire dans la mystérieuse solitude qui semblait devoir entourer longtemps encore d'ombre et de silence les restes de l'abbaye d'Ainay.

Le sol a été abaissé de près de deux mètres pour faciliter l'accès de plein-pied dans l'auguste basilique. Cette porte de simple communication qui se voit à droite et dont le caractère large et vigoureux accuse nettement les efforts de l'ogive pour détrôner le plein-cintre, l'architecte Pollet, sans trop se soucier de l'unité du plan de l'église abbatiale, l'accola au clocher de cette église, et en fit la porte de la nef latérale de gauche, lorsque celle-ci fut prolongée sur l'emplacement de cette mesure parasite qui occupe l'angle droit de la planche et qu'on a démolie depuis.

L'édifice à tourelle carrée qui cache sa base derrière un massif d'arbres plantés sur une terrasse, à l'angle de la rue Ravez, et qui portait les signes de l'architecture du XVI^e siècle, c'est-à-dire de la plus extrême période de l'ère ogivale, quelle pouvait être sa destination? Ainsi enclavé dans l'enceinte de l'abbaye, il devait servir au logement de quelque dignitaire ou officier du Chapitre. De nos jours il eut le mérite de servir de refuge à la colonie d'incurables délaissées, qu'Adélaïde Perrin avait réunie peu à peu, qu'elle a fécondée de son dévouement sans cesse réchauffé par la passion de la charité, et qui prospère à raison même de l'étendue des misères et des infirmités qu'elle recueille et abrite dans son sein.

En 1819, Adélaïde Perrin, dont le nom est populaire à Lyon, était l'hôte familier du grand hôpital. Dans les douces effusions du cœur, lorsqu'il sait compatir aux souffrances des pauvres malades, et qu'il dirige toutes ses aspirations vers les moyens de fermer leurs plaies ou de relever leurs âmes de l'abaissement moral, elle-même allait chercher un remède, un adoucissement aux douleurs et aux préoccupations de son esprit.

Une malheureuse, percluc de ses jambes, lui dit un jour: Je ne puis guérir; vous me retirerez et vous aurez soin de moi. — Mais non, mais non: je ne dispose de rien. — Vous me retirerez, vous dis-je.

De part et d'autre on résiste et on insiste à plusieurs reprises et pendant plusieurs jours. La prudence pose des questions, des problèmes; le zèle les tranche, la compassion les résout, et l'infirme est emportée rue de l'Archevêché (1), dans un grenier que la famille de sa protectrice a fait convenablement disposer. Bientôt on s'aperçoit que la chambrette contiendrait deux lits. On n'a pas de peine à trouver une deuxième infirme pour partager la solitude de la première. Une troisième se présente, elle est accueillie; mais il faut dès ce moment recourir à la bourse d'une dame riche et fort aumônière qui pressant aussitôt la nécessité et la grandeur de l'œuvre naissante, la cautionne pour ainsi dire. Les demandes d'admission augmentent: une chambre plus vaste est louée à Saint-Georges, puis un appartement dans le quartier d'Ainay, puis la maison que représente notre gravure. Dès le premier jour les aumônes n'avaient cessé d'arriver par sous et deniers,

(1) Dans la maison dite de la Manécanterie, qui longe la cour de l'archevêché.